

Sylvie ROBIN

UN ATELIER DE POTIERS À PARIS, L'ATELIER DE LA RUE SAINT-JACQUES

C'est en 1989, au cours d'une fouille de sauvetage programmé, préalable aux travaux de construction d'un gymnase, qu'un four de potiers a été mis au jour dans le jardin de l'Institut National des Jeunes Sourds, au 245 rue Saint-Jacques, dans le 5^e arrondissement de Paris. Cette opération, réalisée par la Commission du Vieux Paris, concernait une surface de 400 m² ainsi que la surveillance d'un certain nombre de puits de fondation de piles de béton. Sur ce site, resté exceptionnellement non bâti depuis le III^e s., les niveaux antiques ont été épargnés par les constructions médiévales et modernes. L'arrêt de fonctionnement de l'atelier, que l'on peut situer entre la fin du II^e s. et le début du III^e s., correspond à l'abandon général de ce quartier de la ville antique. Pendant plusieurs siècles, cette parcelle va donc se trouver à l'extérieur de toute urbanisation et, en particulier, en dehors de la ville médiévale délimitée par l'enceinte de Philippe Auguste. Le terrain est alors à l'état de friche ou de culture, peut-être occupé par des bâtisses légères. Il est, par la suite, intégré aux possessions de la Commanderie de Saint-Jacques du Haut Pas. Au XVI^e s., inclus dans le couvent Saint-Magloire des Oratoriens, il devient un jardin. Cette permanence d'une occupation agreste et jardinière explique les quelque 2 m de terre à jardin qui séparent le sol actuel des vestiges en place. Un remblai contenant des tessons et des ratés de cuisson en grande quantité recouvrait tout le secteur du four. Le laboratoire découvert pratiquement intact, à l'exception du sommet de la voûte, en était entièrement comblé ainsi que l'aire de chauffe et les fosses voisines.

En raison de l'importance de la découverte et de son remarquable état de conservation, il a été décidé, par un accord entre la Ville de Paris, le Ministère de la Culture et l'Institut National des Jeunes Sourds de Paris, de conserver le four *in situ* en l'intégrant dans le sous-sol du bâtiment. Les travaux de restauration et de consolidation sont en cours et conduiront à une présentation muséographique de son fonctionnement et de sa production, dès 1994.

D'autres fours de potiers, reconnus dans un périmètre proche, sont à mettre en relation avec cette découverte (Fig. 1). Le premier fut observé par Théodore Vacquer,

archéologue parisien de la deuxième moitié du XIX^e s., au cours de travaux dans ce qui était, à l'époque, l'Institution des Sourds-muets, à quelque 50 m au nord de la fouille de 1989. Toujours sur la même parcelle et, cette fois, à une trentaine de mètres au sud, un autre four, de moindre dimension, est apparu dans la paroi d'un des puits de fondation lors de la phase de terrassement postérieure à la fouille de 1989. Enfin, à un peu plus d'une centaine de mètres de là, à l'angle de la rue des Feuillantines et de la rue Saint-Jacques, une surveillance archéologique a permis de noter la présence d'un four fort mal conservé et de prélever quelques éléments de sa production. A la différence du four conservé à l'Institut National des Jeunes Sourds de Paris, et en raison des circonstances de la découverte, les informations sur leur structure et leur fonctionnement sont très incomplètes. Elles nous incitent cependant à conclure à l'existence d'un (ou de plusieurs) atelier assez important, établi de part et d'autre de la rue Saint-Jacques.

Auparavant, l'existence de fours de potiers n'avait été attestée que vers la rue de Vaugirard, sur le versant ouest de la colline Sainte-Geneviève. C'est sur ces données, datant d'un sauvetage urgent de 1972-1974, que reposaient les quelques connaissances sur les ateliers parisiens. Elles sont désormais largement étayées par les découvertes de la rue Saint-Jacques.

Dans la topographie antique de Lutèce, cet atelier se situe dans la périphérie méridionale de la ville du Haut-Empire. Ce quartier était limité, quelques centaines de mètres plus au sud, par la nécropole du sud dite "de la rue Pierre-Nicole", implantée le long du *cardo*. Plusieurs fouilles récentes ont montré l'existence d'un tissu d'habitats assez dense, entrecoupé parfois de vastes cours, et d'un réseau de voirie. Les constructions de l'atelier y sont parfaitement intégrées et s'alignent sur l'axe de la rue antique, avant le changement d'orientation au sud de son croisement avec la rue de l'Abbé-de-l'Épée. Le relief est ici peu marqué, le site étant sur la pente douce que constitue le versant sud de la montagne Sainte-Geneviève dans sa partie basse. La proximité de la lisière, entre ville et campagne, ainsi qu'un accès presque direct au *cardo*, principale voie de

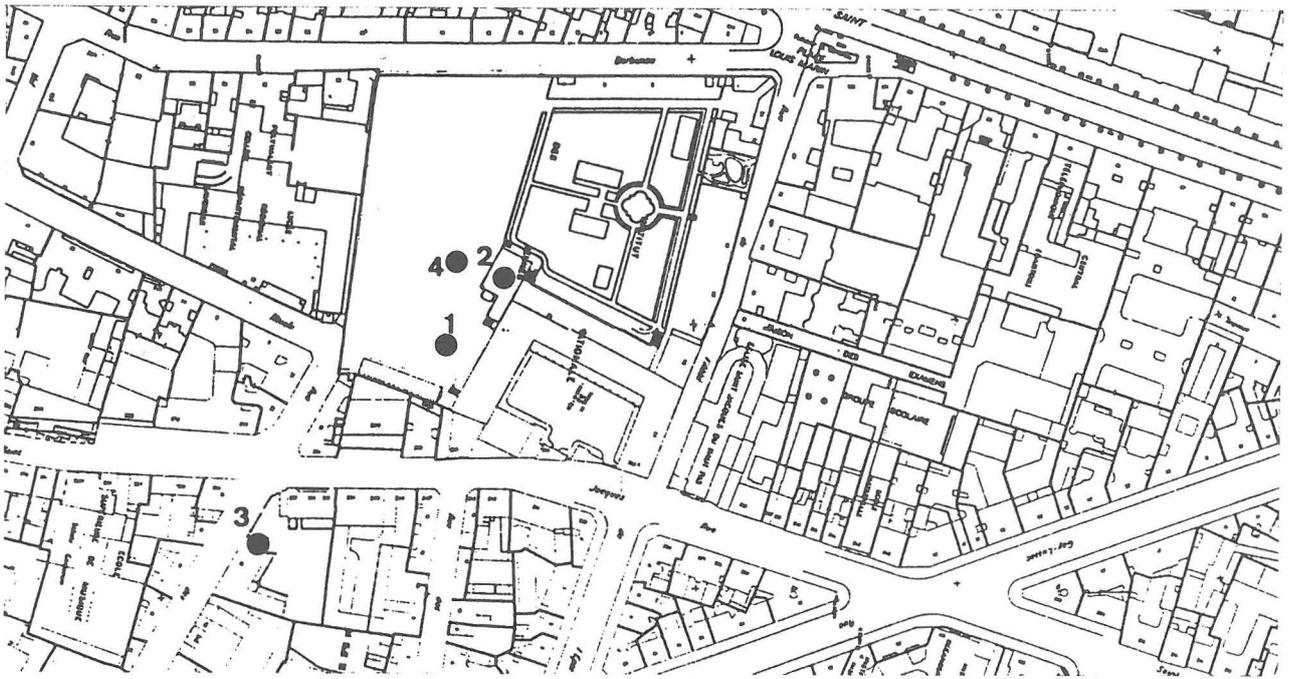


Figure 1 - Plan montrant la situation des différents fours découverts dans le même périmètre.

sortie de Lutèce — l'actuelle rue Saint-Jacques, à moins de cent mètres —, ont été déterminants pour l'établissement de l'atelier en facilitant son approvisionnement en bois. La situation était donc tout à fait privilégiée d'un point de vue commercial, car elle permettait une vente directe sur la rue la plus fréquentée de la ville et donnait

également un accès facile aux moyens de transport routier, vers la voie d'Orléans, au sud, et sur la voie de Senlis, au nord.

La connaissance que nous avons de l'organisation de l'atelier (Fig. 2) est très lacunaire en raison de la surface restreinte fouillée autour du four lui-même. De nom-

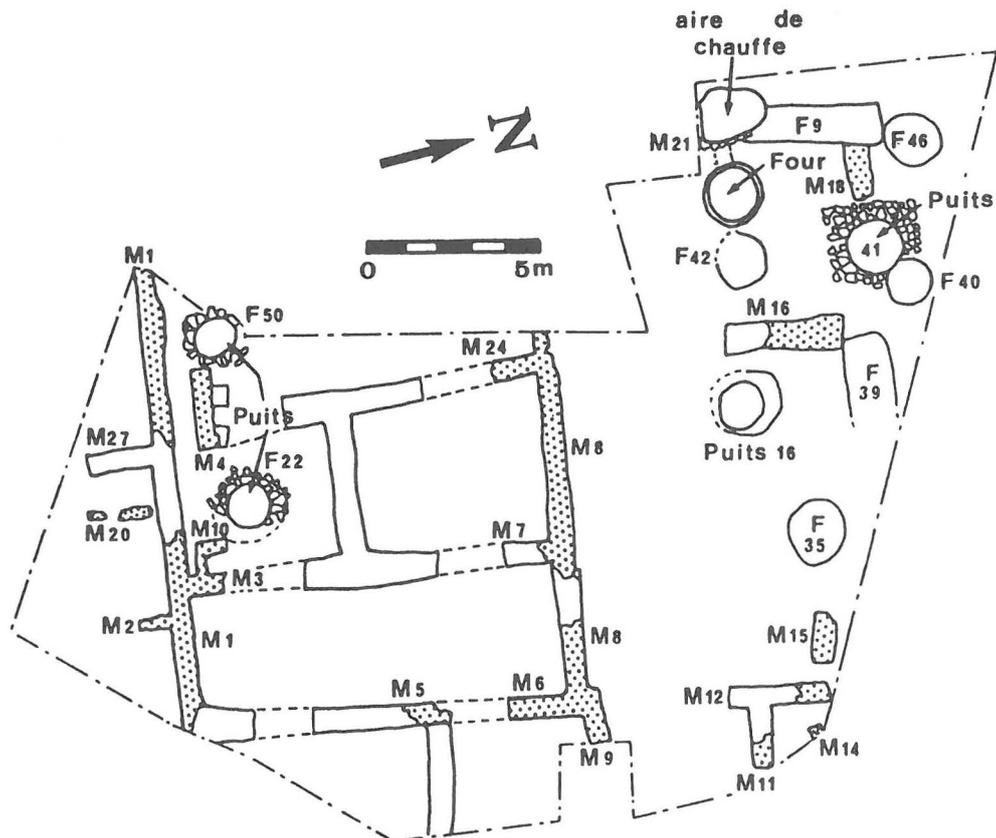


Figure 2 - Plan de la fouille (M. C.).

breuses perturbations postérieures ont touché ce secteur, en particulier à l'est et au sud. De plus, les limites du terrassement en réduisaient l'exploration au nord et à l'ouest. A l'ouest se trouvait un bâtiment aux dimensions importantes comportant plusieurs grandes pièces aux sols d'argile ou de mortier, disposées autour d'une cour centrale. Son affectation précise n'a pas pu être définie mais il est probable qu'il était en relation avec l'atelier et en constituait des dépendances, lieux de tournage, de stockage ou de vente, habitation des artisans.

La construction de l'atelier appartient à la dernière phase d'occupation du site, sans doute dans le courant du II^e s. Un établissement précoce, caractérisé par des poutres sablières basses et des fragments importants de murs en torchis, existait auparavant sous l'habitation ouest. Par la suite, plusieurs aménagements des lieux se sont succédé. L'atelier, au contraire, semble avoir été installé dans une zone vierge. A cet endroit, les seuls vestiges d'une occupation précoce sont deux puits, sans doute votifs, très profonds, dont l'existence n'était pas connue lors de la construction du four. L'un d'eux a d'ailleurs entraîné un effondrement partiel du sol, juste derrière le four, qui a nécessité une intervention de consolidation.

I. LE FOUR ET SES INSTALLATIONS

Quatre fosses circulaires et peu profondes, d'un diamètre moyen de 1,5 m, étaient disposées au nord et à l'ouest du four. Il pourrait s'agir de fosses d'extraction de sable ou de conservation de l'argile. Au nord, plusieurs murs en moellons appartenaient à des constructions légères, peut-être des bassins de trempage et de décantation, de pétrissage, des réserves de bois ou des lieux de décharge du four. Le puits à eau était situé à quelques mètres du four. Un appareillage de pierres bien taillées et liées à sec assurait le maintien des parois jusqu'au niveau des marnes et caillasses. Au niveau du sol, une margelle carrée, en pierre, encadrait le puits.

Ce four (Fig. 3) appartient à la catégorie des fours circulaires à canaux, à tirage vertical, à chambre et alandier uniques. D'un modèle très élaboré, type C de Duhamel, il possède, de plus, une particularité morphologique, l'inclinaison marquée de l'alandier vers la chambre de chauffe qui semble être une innovation ponctuelle (Fig. 4 et 5). Ce dispositif rare, construit dès l'origine, pouvait présenter des avantages pour une meilleure dispersion et continuité de la chaleur, plus diffuse parce que moins directe et en permettre un plus

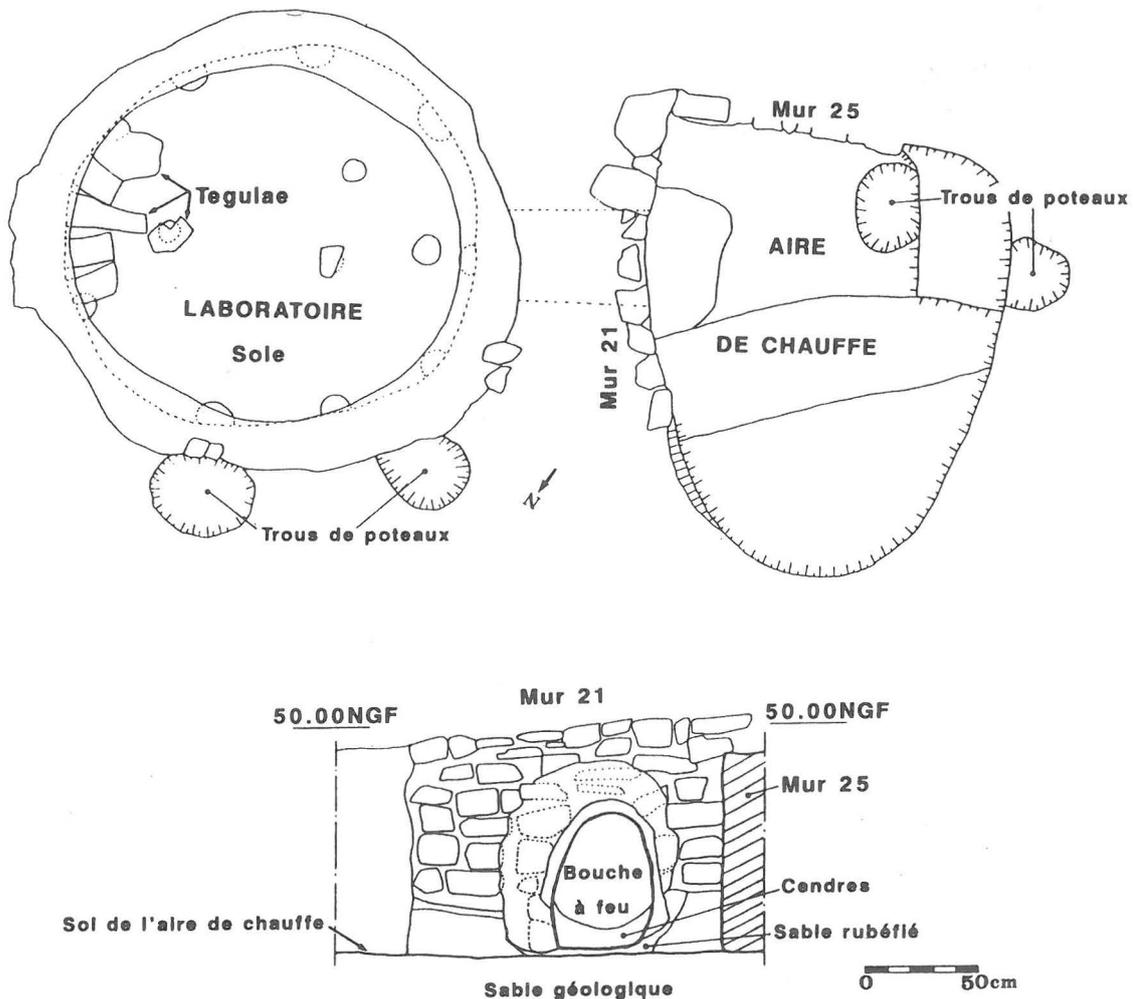


Figure 3 - Plan du four et élévation du mur de la bouche à feu (S. R.).

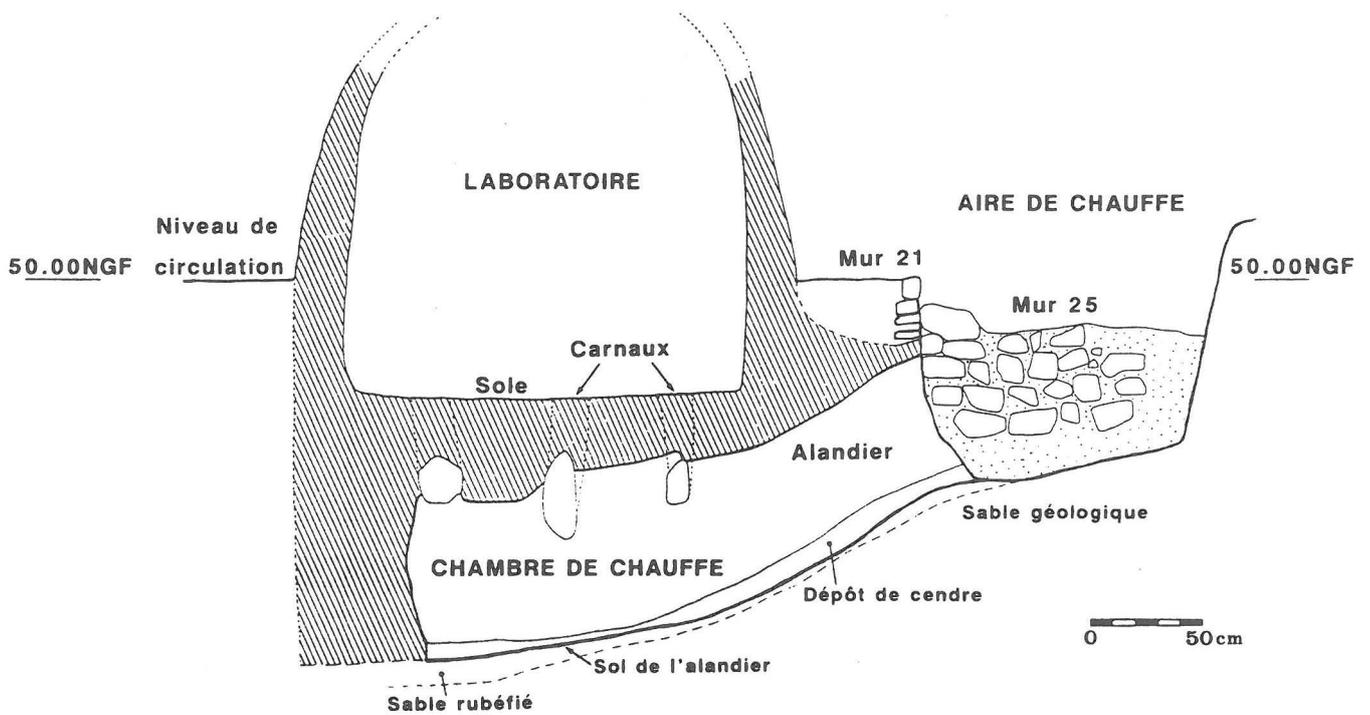


Figure 4 - Coupe longitudinale du four (S. R.).

grand contrôle. Une consommation de bois, sans doute plus élevée, et des difficultés pour le curage de l'alandier en raison de sa pente, en constituaient les inconvénients majeurs.

L'alandier était un conduit voûté haut d'environ 0,65 m et dont les parois, épaisses de 0,03 à 0,10 m, étaient recouvertes d'argile. Il se prolongeait par la chambre de chauffe voûtée, aux dimensions légèrement supérieures, 0,80 m. Construites en tuiles et briques noyées

dans de l'argile, ses parois sont recouvertes d'un placage blanc, peut-être de chaux. L'alandier et la chambre de chauffe sont creusés dans le sable géologique durci et rubéfié sous l'action de la chaleur. Le sol était recouvert d'une alternance de fines couches cendreuse restées en place.

Partant du canal central, la chaleur se répartissait par des carnaux rayonnants, percés dans la sole. Ceux-ci, très larges au départ, dans la partie haute de la voûte,

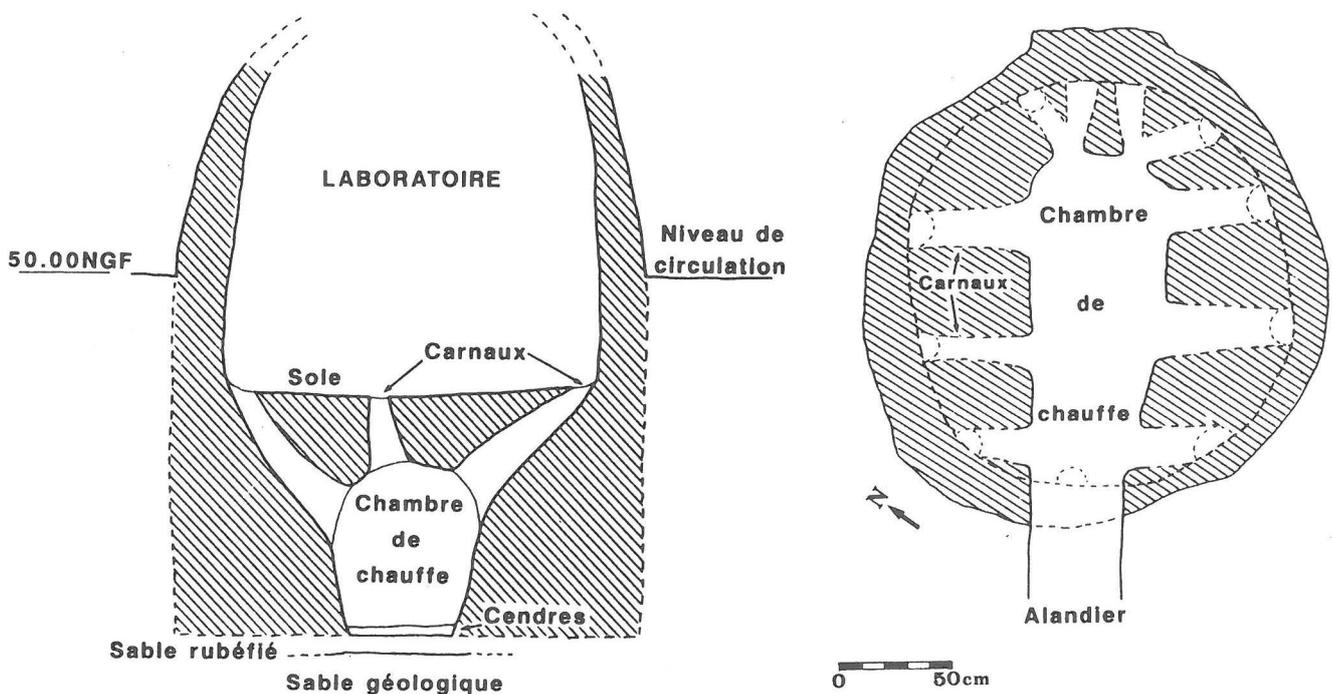


Figure 5 - Coupe transversale du four et plan de l'alandier et des carnaux (S. R.).

se rétrécissent à leur débouché sur la sole. Leur disposition est régulière, surtout sur le contour de la sole où ils sont espacés d'une quarantaine de cm ; trois sur chacun des côtés et deux au fond se ramifiant en six conduits.

La sole est d'une épaisseur variable, de 0,30 m au départ, elle s'épaissit jusqu'à 0,45 m vers le fond du four. Le blocage de fragments de tuiles et de briques, d'argile et de cailloux qui la compose est recouvert, en surface, d'un placage lisse d'argile. Les ouvertures des carnaux sont parfois renforcées par des angles de *tegulae*, en particulier pour celles disposées au fond du four qui semble avoir subi une réfection. Des morceaux de tuiles plates, retrouvés en place, permettaient de régler la température et l'atmosphère du laboratoire en obstruant partiellement ou totalement les ouvertures des carnaux. Le poids de la sole peut être estimé à plus de 900 kg, ce qui explique la grande robustesse du dispositif inférieur.

Le laboratoire (Fig. 6), d'après le profil des parois conservées, possédait une hauteur totale de près de 2 m, pour un diamètre intérieur d'environ 1,80 m. Le four fonctionnait, en partie, enterré. La base du laboratoire, comme souvent, se trouvait à un niveau inférieur au sol, ici à moins de 0,60 m, pour faciliter l'enfournement et le défournement. Il dépassait, ici d'environ 1,40 m, la moitié de la hauteur totale. Construites en argile, les parois étaient lutées pour parfaire l'étanchéité de l'ensemble.

L'aire de chauffe était creusée directement dans le sable de Beauchamps et ses parois taillées pratiquement à la verticale. Pour prévenir les effondrements d'un terrain instable, le côté, à droite du foyer, était conforté par la construction d'un muret de moellons

simplement appliqués contre le sable. Le tableau de l'alandier était également construit en appareillage de moellons. Un placage d'argile rubéfiée protégeait les pierres du mur, les plus proches de la bouche à feu, sur une largeur d'une vingtaine de cm. De l'autre côté, l'aire de chauffe s'élargissait légèrement et le sol avait gardé les traces d'une fosse comblée par un remblai de couleur noire ; il pourrait s'agir de l'emplacement d'une réserve de bois ou du cendrier. Aucun reste de sol n'a été retrouvé dans l'aire de chauffe. Seule une petite plate-forme durcie par les feux successifs, à l'emplacement du foyer, devant la bouche à feu, montre le niveau de circulation. Le sol devait être souvent reconstitué, peut-être à chaque vidange du foyer ou de l'alandier. Le chauffeur pouvait régler le tirage du four en obstruant plus ou moins le gueulard. Lors de son dégagement, celui-ci était fermé hermétiquement par trois tuiles plates superposées. La descente dans l'aire de chauffe devait se faire soit par un gradin, retrouvé à l'opposé du four, soit par une petite échelle.

Une construction sommaire protégeait l'aire de chauffe et une partie du four, sans doute une sorte d'auvent. Deux murs peu profonds encadraient le four au nord et à l'est et la couche de démolition qui recouvrait le secteur renfermait, par ailleurs, de nombreuses *tegulae* et des fragments de pierres. Plusieurs trous de poteaux ont également été retrouvés, deux au nord, contre le four et deux autres, à l'arrière de l'aire de chauffe.

D'après la datation par archéomagnétisme réalisée sur des prélèvements provenant de la sole et des tuiles bouchant les orifices des carnaux, la dernière utilisation du four se situerait dans une période comprise entre 75 et 175 apr. J.-C. Cependant, l'étude de la production et

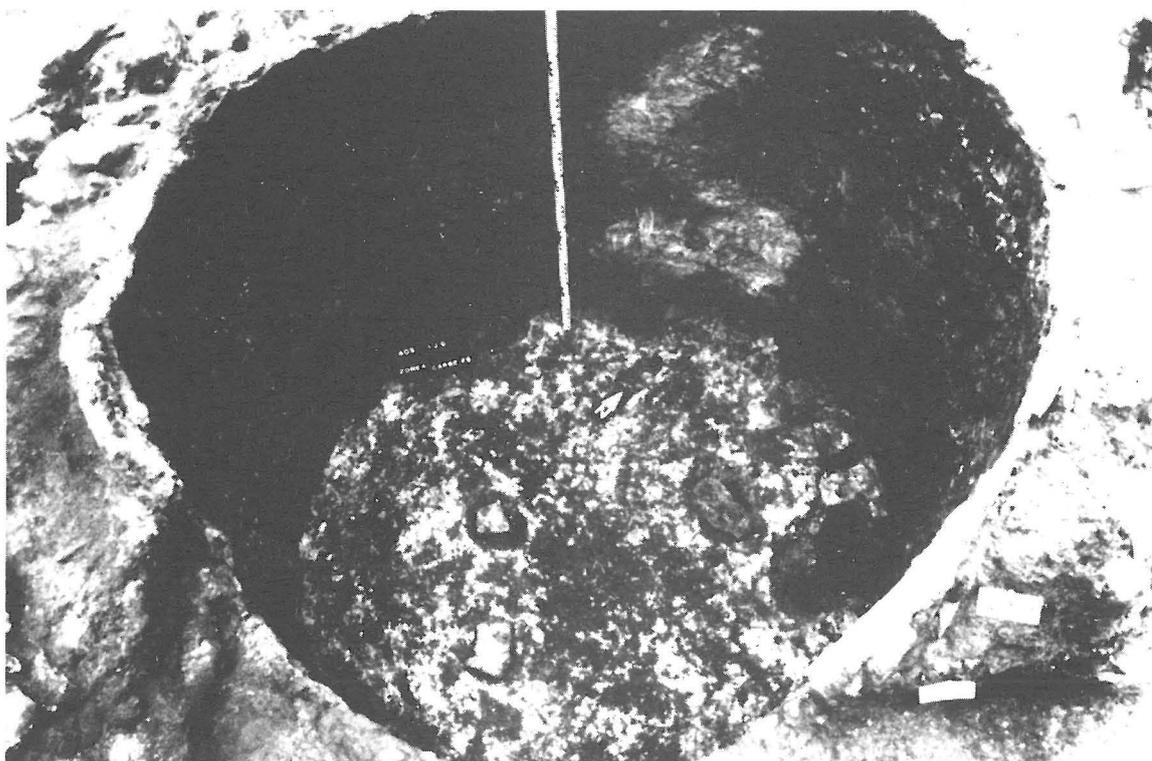


Figure 6 - Vue du laboratoire.

la comparaison avec des ensembles clos provenant d'autres sites parisiens nous incite à placer celle-ci dans la partie tardive de la fourchette chronologique définie par cette étude, c'est-à-dire à la fin du II^e s. apr. J.-C.

II. LA PRODUCTION DE LA RUE SAINT-JACQUES : II^e ET III^e SIÈCLES

Dans la deuxième moitié du II^e s. apr. J.-C. et jusqu'au milieu du siècle suivant, l'essentiel de la production de vaisselle commune trouvée à Paris est constitué de céramiques à pâte grise. Cette production n'est d'ailleurs pas caractéristique de Lutèce puisqu'elle se retrouve dans toute une partie de la région parisienne, l'est plus particulièrement.

L'existence d'une fabrication locale de céramique commune à pâte grise à Paris, longtemps pressentie en raison du nombre important des découvertes, a enfin pu être mise en évidence par l'étude des deux fours installés de part et d'autre de la rue Saint-Jacques et d'une partie de leur production. Pour la première fois, à Paris, il a pu être établi, avec certitude, une relation entre un atelier de potiers et une production céramique caractéristique. Celle-ci se reconnaît sur la plupart des sites parisiens et le nombre de formes, assez limité, est bien représenté par l'éventail retrouvé lors de la fouille de l'Institut National des Jeunes Sourds. La mise au jour, peu de temps après, d'un second four, rue des Feuillantines, séparé du premier par la rue Saint-Jacques mais peu éloigné, a permis de conclure à l'appartenance de ces deux fours à une même unité artisanale. La relation entre ces deux fours a été confirmée par l'étude des céramiques recueillies rue des Feuillantines car les formes présentes, quoique en nombre restreint, étaient absolument identiques à celles du four de l'Institut National des Jeunes Sourds.

On ne saurait affirmer que tous les éléments de cette production, découverts au cours des nombreuses fouilles réalisées sur la Montagne Sainte-Genève, sont issus de l'atelier de la rue Saint-Jacques ou du Sénat. D'autres ateliers ont pu exister dans un périmètre proche, toujours sur les versants sud et sud-est de la colline. Toutefois, les dimensions importantes de ce four et de celui de la rue des Feuillantines, et sa position privilégiée sur l'axe principal de Lutèce, nous font penser qu'il s'agit là d'une unité de production particulièrement importante.

1. Caractéristiques de la production.

La pâte est dure, difficilement rayable au fer et sonore. La couleur la plus fréquente est le gris clair mais un nombre important des mêmes formes existe en pâte de couleur noire et surface noire. On trouve également d'autres variantes : pâte de couleur rougeâtre à surface noire ou quelquefois tirant sur le beige (peut-être due à des incidents de cuisson).

Le traitement des surfaces est plus varié et comprend toute une gamme de teintes variant du gris très clair, presque blanc, paraissant couvert d'un lait blanchâtre ou bien tirant sur le beige, jusqu'au gris foncé et au noir. Cette couleur noire peut être obtenue soit par le dépôt d'un engobe, comme c'est le cas sur les bords exté-

rieurs des assiettes trouvées dans le four soit, plus simplement, par la conduite de la cuisson.

Les surfaces sont d'aspect différent suivant les formes et leurs usages. Les surfaces peuvent être mates. Un lissage partiel, probablement fait avant cuisson, dont les traces en bandes sont visibles, est utilisé à l'intérieur des assiettes et des tripodes, donnant une teinte gris argent. Seuls les gobelets décorés ont une surface uniformément brillante. Le répertoire décoratif se limite à des bandes de guillochis de largeurs et en nombres variables.

2. Etude typologique.

Le répertoire typologique est donc réduit à un petit nombre de formes. A l'intérieur de chaque catégorie, de légères variantes existent en fonction du traitement des surfaces et de quelques différences dans les formes des lèvres. Un premier groupe comprend la vaisselle de cuisine ou de stockage : épaisse, solide et fonctionnelle, c'est la céramique commune de base dont les formes paraissent avoir peu évolué entre le milieu du II^e s. et le milieu du III^e s. On trouve, dans de rares cas, des formes de stockage avec décor guilloché (presque incisé) sur des parois épaisses et brutes de traitement. Il existe également des services de cuisine parfaitement lissés, assiettes et tripodes, qui pourraient avoir eu un usage de table.

a. Grands vases ou marmites ovoïdes (Fig. 7, n° 1).

Ils portent sur le haut de la panse une moulure plus ou moins accentuée, parfois délimitée par de fins sillons ou baguettes. La lèvre inclinée est en bandeau, droite ou légèrement concave. Ce modèle semble répandu dans l'est parisien dès le milieu du II^e s. jusqu'à une limite, grossièrement nord-sud, qui engloberait donc Paris (information Y. Barat). Les diamètres varient de 18 à 28 cm et les hauteurs entre 20 et 45 cm.

b. Grands vases ou marmites à col oblique et lèvre en bandeau (Fig. 7, n° 2).

C'est un modèle un peu différent du précédent, où la partie moulurée est remplacée par un ressaut qui marque la liaison col-panse.

La panse peut alors être ovoïde ou globulaire. Dans ce dernier cas, le col est plus oblique. La forme de la panse semble plutôt évoluer vers la version ovoïde. Des exemplaires similaires se retrouvent, dans l'ouest parisien, dans un contexte chronologique identique à celui-ci. La découverte de ces deux formes de marmites sur le site de l'atelier est importante car elle montre leur contemporanéité et aussi que Lutèce est le point de rencontre de plusieurs formes caractéristiques de productions régionales distinctes.

Certains vases globulaires possèdent une lèvre différente, allongée et oblique. Ce type n'a pas été retrouvé lors de la fouille de l'atelier et pourrait être un peu plus précoce à Paris. Il est présent dans une fosse de la rue Pierre-et-Marie-Curie (cf. *infra*).

c. Les jattes tripodes (Fig. 7, n° 3).

Il existe très peu de variantes de cette forme. Les pieds sont positionnés par rapport aux rainures et portent des traces de doigts. Les diamètres sont très divers, de 13 à 27 cm. Les lèvres sont rentrantes ou droites, parfois soulignées d'une rainure externe.

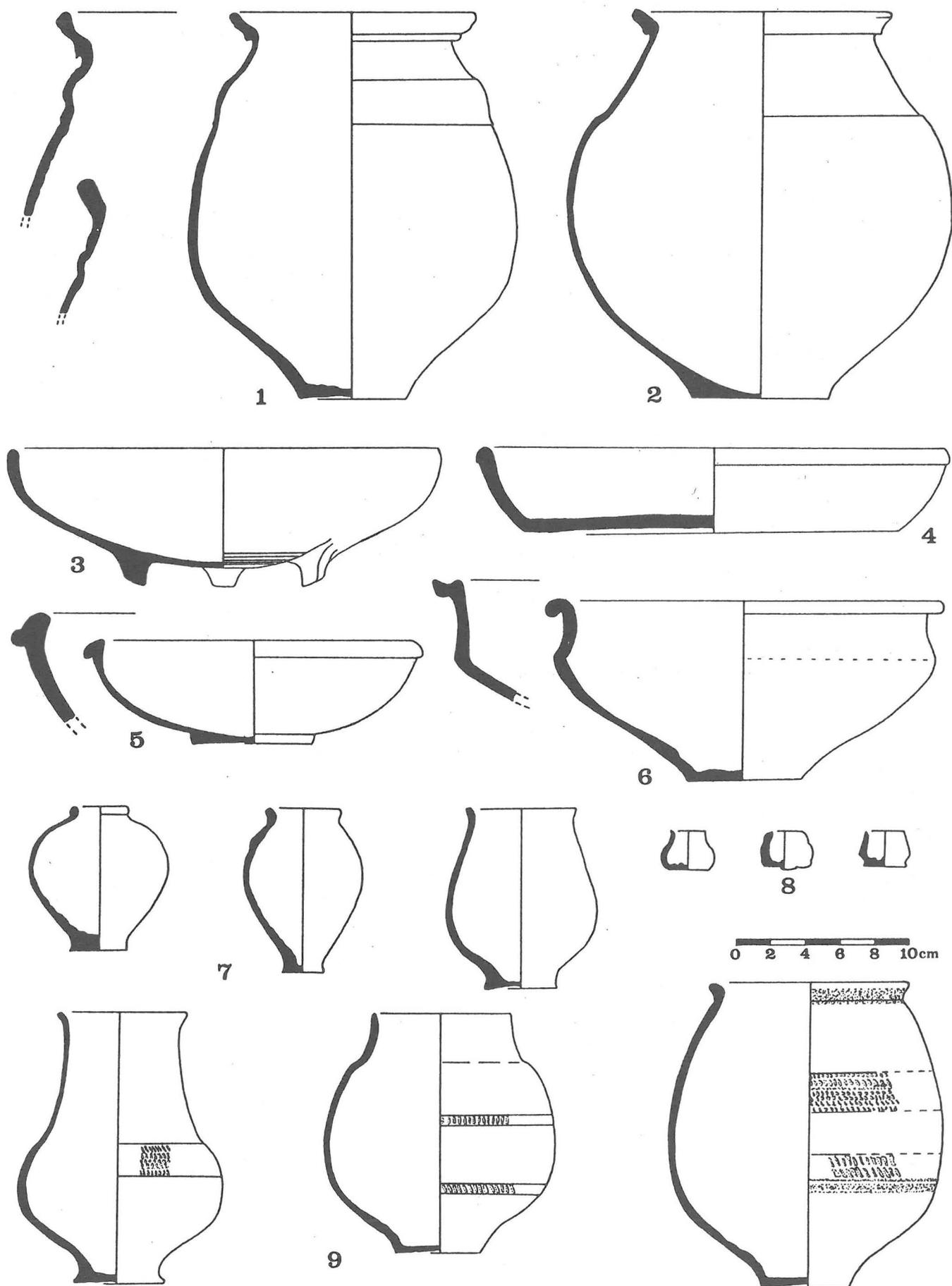


Figure 7 - Principaux types de l'atelier de la rue Saint-Jacques (S.R.).

L'intérieur est toujours lissé, parfois engobé de noir à l'intérieur et à l'extérieur, dans la partie supérieure.

d. Les assiettes (Fig. 7, n° 4).

Leurs diamètres varient de 17 à 41 cm et leur hauteur entre 3 et 6 cm. Les fonds sont légèrement bombés. La forme des bords est peu variée et leur angle d'inclinaison est presque toujours le même. On distingue des bords rectilignes et des bords incurvés. Les lèvres arrondies peuvent présenter un renflement, parfois souligné à l'extérieur par un léger sillon ou un ressaut. Le traitement de finition consiste en un lissage intérieur, plus rare que dans les tripodes, ou en une bande d'engobe noir déposé grossièrement sur le haut du bord extérieur et fait au tour ; on voit plusieurs passages du pinceau et des traces de coulures.

e. Les bols ou jattes à panse arrondie (Fig. 7, n° 5).

Ils possèdent des pieds légèrement marqués et sont de profondeur variable. La lèvre, en crochet, porte parfois une petite moulure.

f. Les jattes carénées (Fig. 7, n° 6).

C'est pratiquement la forme la plus courante retrouvée dans les ensembles clos. La carène est plus ou moins haute, parfois décorée d'une ou plusieurs moulures ou rainures. La partie verticale de la panse est droite ou concave. Les diamètres oscillent entre 13 et 46 cm.

Les lèvres sont de trois types, arrondies et éversées, en crochet retombant sur la panse ou en gouttière. La couleur est grise sans traitement de surface, parfois engobée de noir.

g. Les petites formes (Fig. 7, n° 7).

Trois formes sont principalement représentées, les gobelets globulaires, piriformes et ovoïdes. Ces derniers sont parfois fabriqués en version à col et pieds très étroits qui en font des sortes de fioles. Leurs dimensions sont assez réduites, moins de 10 cm pour les gobelets globulaires et ovoïdes, légèrement plus grandes pour les piriformes. Leurs surfaces sont toujours mates, parfois noires mais, le plus souvent, gris blanchâtre.

h. Les gobelets miniatures (Fig. 7, n° 8).

Peu caractéristiques de la production, ils étaient cependant assez nombreux dans les remblais du four. Leur petite taille, aux alentours de 2 cm, et leur aspect fruste, pourraient les désigner comme des pièces de dinette ou de petits récipients de cuisine.

Le deuxième groupe, formé de céramiques à parois plus fines, lissées et décorées, est visiblement une vaisselle de table. Elle diffère également des précédentes par le nombre restreint des formes, limité essentiellement (dans la limite des découvertes actuelles) aux gobelets.

i. Les gobelets décorés et lissés (Fig. 7, n° 9).

Ce sont des gobelets qui, par la finesse de leur pâte et le traitement des surfaces, forment une série très différente du reste de la production. Mais leur découverte sur le site de l'Institut National des Jeunes Sourds et sur celui des Feuillantines, associée aux céramiques communes décrites précédemment, ne permet pas de mettre en doute leur origine de ces mêmes fours.

Les hauteurs varient peu, entre 13 et 17 cm. Les surfaces sont noires et brillantes. Le décor guilloché est

appliqué en bandes étroites ou larges par une molette, en un, deux ou trois registres.

Les gobelets les plus fréquents sont globulaires ou ovoïdes, avec un pied étroit (de nombreux ratés de cuisson ne tiennent pas debout) et une lèvre marquée ou non. Des formes très proches proviennent du site de La Boissière.

Les gobelets à col tronconique : à petit col et lèvre simple ou à col haut en forme de bouteille, cette forme se retrouve couramment dans le nord de la France et l'Île-de-France, souvent dans un contexte plus tardif. Sur ces derniers, le décor se déroule en un seul registre, sur la partie la plus large de la panse. Ce type perdure pendant tout le III^e s. dans la région parisienne, surtout en grands modèles.

Quelques restes très incomplets de poêlons et de pichets à anses appartenaient également à la production du four. Des formes inédites ont également été retrouvées dans les ensembles clos de la rue Pierre-et-Marie-Curie, telles des variantes d'écuelles carénées à bords verticaux moulurés, des gobelets à dépressions, identiques aux modèles contemporains en céramique métallescente et des vases globulaires à bord droit.

III. QUELQUES EXEMPLES DE DIFFUSION DE LA PRODUCTION DANS LUTÈCE

Au cours des dernières années, de nombreuses opérations de sauvetages programmés ont été entreprises, principalement sur le versant sud de la Montagne Sainte-Geneviève et ont fait considérablement avancer la connaissance de ce quartier de Lutèce. Elles ont pour la plupart fourni des céramiques communes à pâte grise du type de celles de l'atelier de la rue Saint-Jacques, souvent dans un contexte d'ensembles clos. Nous avons appelé céramiques à pâte grise de type parisien toutes celles qui semblaient être issues de cet atelier ou en étaient très proches par leur forme, leur pâte ou leur traitement de surface.

Deux fouilles récentes ont plus précisément donné l'occasion d'étudier cette production, montrant la fréquence de certains types déjà observés à l'Institut National des Jeunes Sourds, mais aussi des formes inédites de même fabrication. Dans les deux cas, il s'agissait de mobilier trouvé dans des fosses dont la relation chronologique avec un habitat était difficile à établir.

1. Les fouilles de la rue Pierre-et-Marie-Curie, n° 14, (Paris 5^e).

Elles ont été entreprises, en 1991, à l'occasion de la construction d'un immeuble avec trois niveaux de sous-sols. Implanté sur le haut du versant sud de la Montagne Sainte-Geneviève, l'environnement archéologique de ce site est bien connu puisqu'une dizaine de fouilles ont eu lieu dans un rayon de 400 m. Il occupe cependant une place privilégiée car, en étant le plus septentrional, il indique l'étendue et l'homogénéité des quartiers d'habitations du sud de Lutèce jusqu'à l'emplacement des grands monuments publics connus (il n'est qu'à 200 m du *forum* et des thermes du sud). Il est situé au cœur d'un îlot d'habitations avec, à 100 m à l'ouest, le *cardo* (l'actuelle rue Saint-Jacques).

Le site est occupé depuis la fin du I^{er} s. av. J.-C. et le début du I^{er} s. apr. J.-C. Les niveaux précoces sont caractérisés par de nombreuses fosses (puisards, silos, fosses d'extraction ou détritiques ?) dont certaines sont riches en mobilier¹. Une grande quantité de trous de poteaux (habitats, greniers, etc.) et quelques petits fossés complètent ces vestiges sans que l'on puisse restituer un réel plan des installations de cette période. Pendant trois siècles, nous observons une occupation continue de l'îlot. Les habitations se superposent, révélant une relative densité d'urbanisation. Dans ce secteur coexistent des maisons en torchis, aux sols en terre battue et des habitations en dur dont il ne reste que les tranchées de récupération de murs et quelques lambeaux de sols épais en mortier. Il a cependant conservé une activité agricole au Haut-Empire comme l'atteste la découverte, dans l'un des bâtiments, de nombreuses meules ainsi qu'une grande quantité de graines de céréales brûlées. Lors de la dernière phase d'habitation, une partie des maisons a été abandonnée et seule l'une d'entre elles semble subsister. Elle était construite en larges murs de pierre et possédait une pièce souterraine de très grandes dimensions. Des restes de stucs moulurés et des fragments de peintures murales aux décors inédits du troisième style attestent de sa qualité de construction. Les secteurs inhabités sont alors réoccupés par de grandes fosses ou des puits d'extraction de sable, entre la deuxième moitié du II^e s. et la première moitié du III^e s. Deux d'entre eux étaient particulièrement pourvus en mobilier.

a. La fosse 79.

Le premier ensemble étudié est celui de la fosse 79, fouillée sur une profondeur de 2,80 m. Elle contenait de nombreux matériaux de construction, peintures murales, torchis, tuiles et des objets en métal et en bronze. On note également un fragment de statuette en terre cuite blanche représentant Mercure s'appuyant sur un caducée.

La céramique sigillée permet d'avancer comme datation, pour cette fosse, la deuxième moitié du II^e s. - début du III^e s. C'est tout d'abord un Drag. 37 dont le motif de décor est tout à fait comparable à une production de Lezoux de la deuxième moitié du II^e siècle (n° 175 de Déchelette, daté par B. Hofmann, vers 160-190), puis un Drag. 45 à décor à reliefs d'applique et barbotine, associé à un fragment de tête de lion provenant de l'atelier de Lezoux de la fin du II^e s. Le décor, comprenant un amour marchant à droite, un cerf et une biche et une feuille dentelée, en fait un exemplaire rare, inédit en Gaule (identification de P.-H. Mitard).

La céramique NPR fine est représentée par trois vases de type 35. Il existe également un vase doré au mica, deux "gobelets-sacs" à la surface granuleuse dont l'un est à dépressions et métallescent, et deux gobelets à décor à la barbotine en "épingle à cheveux" dont l'un est orange et métallescent (étude E. du Bouetiez).

La céramique à pâte grise de type parisien (Fig. 8) qui constituait environ 25 % de l'ensemble, comprenait essentiellement des formes reconnues lors de la fouille

du four :

- quatre vases globulaires de type marmite avec col oblique et lèvre oblique simple, de 10 à 20 cm de hauteur ;
- deux écuelles tripodes ;
- deux assiettes à bord oblique ;
- sept écuelles carénées ;
- trois gobelets lissés et décorés de guillochis.

Un petit vase à lèvre éversée et épaulement marqué d'un ressaut est une forme non répertoriée.

b. Le puits 46.

Le second ensemble clos provient d'un puits descendu sur 2,50 m de profondeur (F46). Il comprenait, en plus du matériel céramique, des fragments de peintures murales, des objets de tabletterie et de bronze et des ossements animaux. Trois éléments de statuettes en terre blanche de l'Allier y étaient aussi associées ainsi qu'une base avec deux pieds (Vénus ?), un morceau décoré d'un tressage d'osier, sans doute une déesse-mère, et le piédouche d'un buste, avec rondelle, portant encore des traces de peinture rouge.

La céramique commune à pâte grise du type de l'atelier de la rue Saint-Jacques est assez abondamment représentée et correspond à environ 25 % de l'ensemble (Fig. 9). On y retrouve, entre autres :

- une jatte tripode à pâte rougeâtre ;
- trois grands vases de type marmite ;
- une jatte à bord rentrant et mouluré ;
- une jatte carénée ;
- deux assiettes à bord oblique.

Les formes non répertoriées, mais de même fabrication, sont des variétés de jattes vaguement carénées et bords moulurés, un gobelet à dépressions, un vase à col court, concave et lèvre arrondi.

Une rapide présentation de la céramique n'appartenant pas aux productions parisiennes permet de préciser quelque peu le contexte chronologique (étude E. du Bouetiez). La céramique sigillée comprend, entre autres, deux vases Déch. 72 à décor excisé, originaires de Lezoux et datés de la fin du II^e s. et du début du III^e s. Les décors, pratiquement identiques sur les deux vases, se composent de sautoirs et de médaillons à motif d'épis de blé en forme de losange, complétés par des herbes et des volutes. Ils sont disposés tantôt verticalement, tantôt horizontalement. On note également des sigillées de la Gaule du Sud (Ritt. 8, Drag. 29, 4/22, 24/25, etc.) et de la Gaule du Centre (Drag. 18, 18/31, 45) et enfin une forme Drag. 37 de l'est de la France (Argonne).

La céramique à parois fines est représentée par plusieurs gobelets à pâte orange et surface métallescente, à dépressions ou à col haut et d'un autre à pâte grise et surface brillante.

On trouve également : deux urnes de type Besançon et une urne dorée au mica, à pâte micacée et dorure sur le haut de la panse ; plusieurs plats en *terra nigra*, à pâte gris clair et surface noire (types Ménez 11, 12, types Ben Redjeb 11 et 9c) ; les formes 34, 35 et 36 en céramique noire à pâte rouge (NPR), fine et 130, 150 et proche du 131 en commune ; une cruche à bec tréflé,

1 Cf. l'article d'E. du Bouetiez dans la présente livraison.

Figure 8 - Rue Pierre-et-Marie-Curie. Céramique commune grise de la fosse 79 (dessins E. du B.).

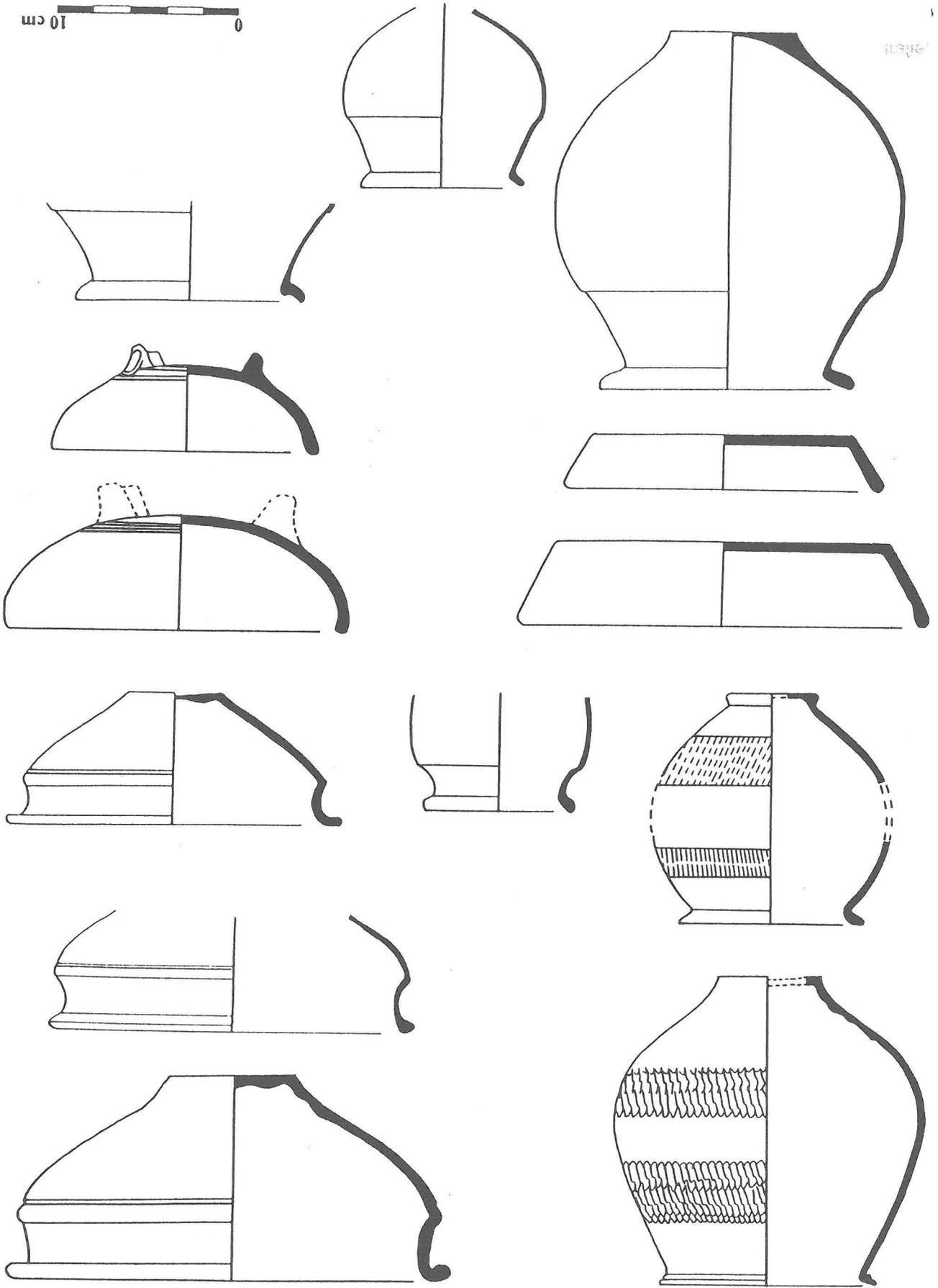
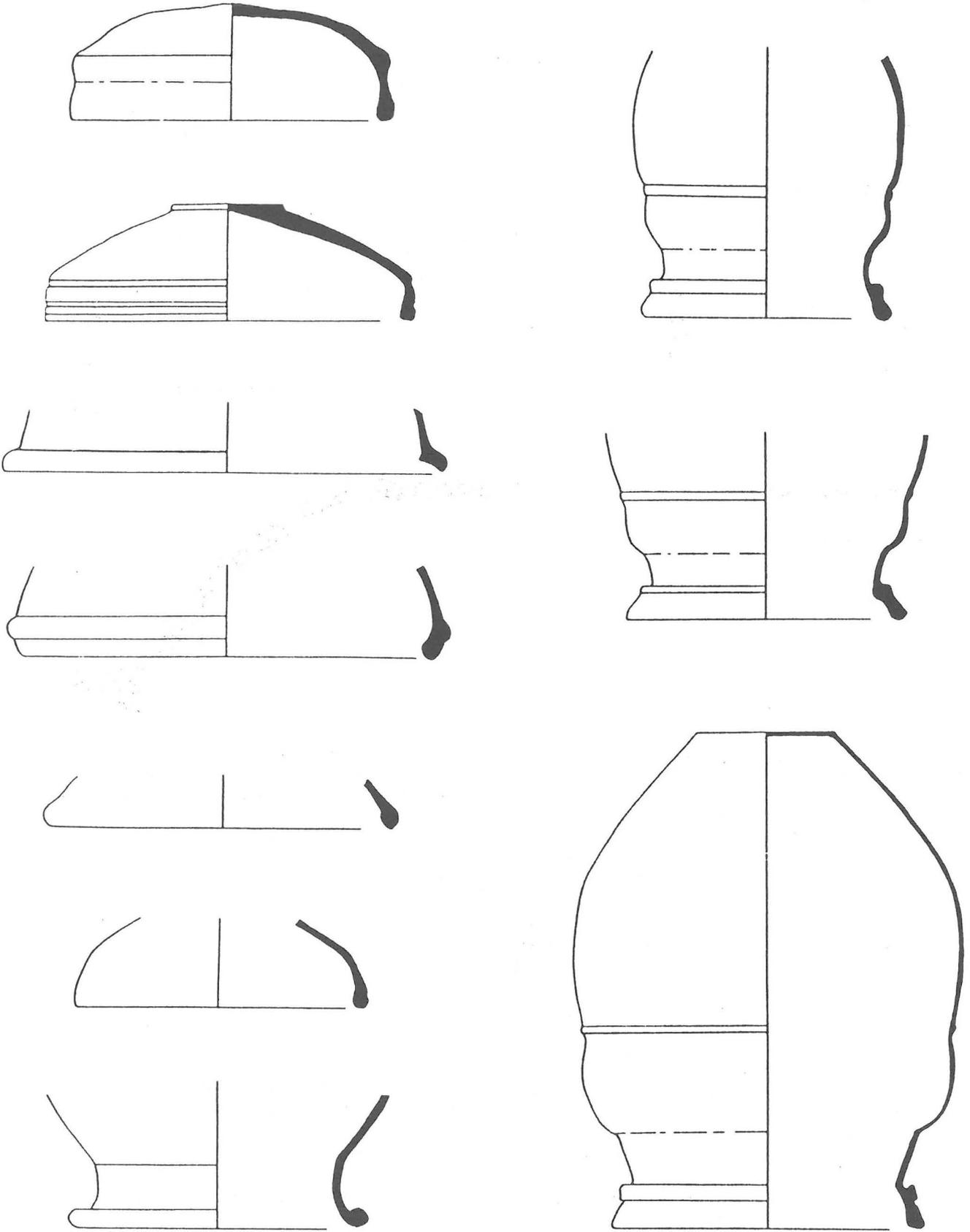


Figure 9 - Rue Pierre-et-Marie-Curie. Céramique commune grise de la fosse 46 (dessins E. du B.).

0 10 cm



de couleur gris-bleu, finement craquelée et un vase sans col, en pâte fine, brune et extérieur noir lissé.

La céramique à pâte claire comprend une cruche à deux anses, de couleur jaune, une cruche à une anse, de couleur orange et trois cols d'amphores.

2. La fouille de l'Ecole des Mines de Paris au 60, boulevard Saint-Michel (Paris 6^e).

Elle a été réalisée en 1989. Ce site est particulièrement important dans la topographie antique de Paris puisqu'il appartient à un quartier encore mal connu de la ville du Haut-Empire, établi à l'ouest de la voie formée par l'actuel boulevard Saint-Michel. Auparavant, l'essentiel des vestiges reconnus dans ce secteur consistait en une série de puits à destination dite "votive", découverts un peu plus au nord du site. Cette fouille a permis de mettre en évidence une organisation du parcellaire de ce quartier différente du quadrillage orthogonal qui prédomine dans l'urbanisme de Lutèce. Légèrement en biais, il correspond à un axe antique d'accès à la ville par le sud-est. C'est essentiellement l'habitat précoce de ce site qui a été étudié ainsi que son mobilier puisqu'une grande partie des niveaux des II^e et III^e s. avait été arasée. Une habitation, d'origine

augustéenne et plusieurs fois reconstruite au cours des I^{er} et II^e s., y a été mise au jour. De la phase de construction la plus tardive ne subsiste que le plan de la maison, donné par les murs récupérés et une fosse détritique, les niveaux supérieurs ayant été entièrement arasés. Cette fosse, dont le mobilier est un peu hétérogène, peut être datée de la fin du II^e s. ou du début du III^e s. Elle contenait également deux monnaies, une de Lucille sous Marc-Aurèle (Rome, sesterce, 164 sq : Vénus debout à gauche levant la main droite et tenant un sceptre), l'autre de Commode (Rome, sesterce, 180-192). La découverte d'une monnaie de Salonia, datée de 255-256, dans l'une des tranchées de récupération de matériaux, donne un *terminus ante quem* à l'abandon de la maison et aussi à cet ensemble clos. Une cuillère en os et une bague en lignite complétaient le mobilier céramique (Fig. 10 et 11).

La céramique sigillée est assez hétérogène et comprend des formes augustéennes et tibéro-claudiennes : tasse Ritt. 5, assiette Drag. 17, tasse Halt. 7a, une assiette datée de l'époque Néron-Flavien, mais aussi un Drag. 37, postérieur au milieu du II^e s. Il y avait également un gobelet à dépressions, décoré de trois bandes de fins guillochis et à engobe orange avec

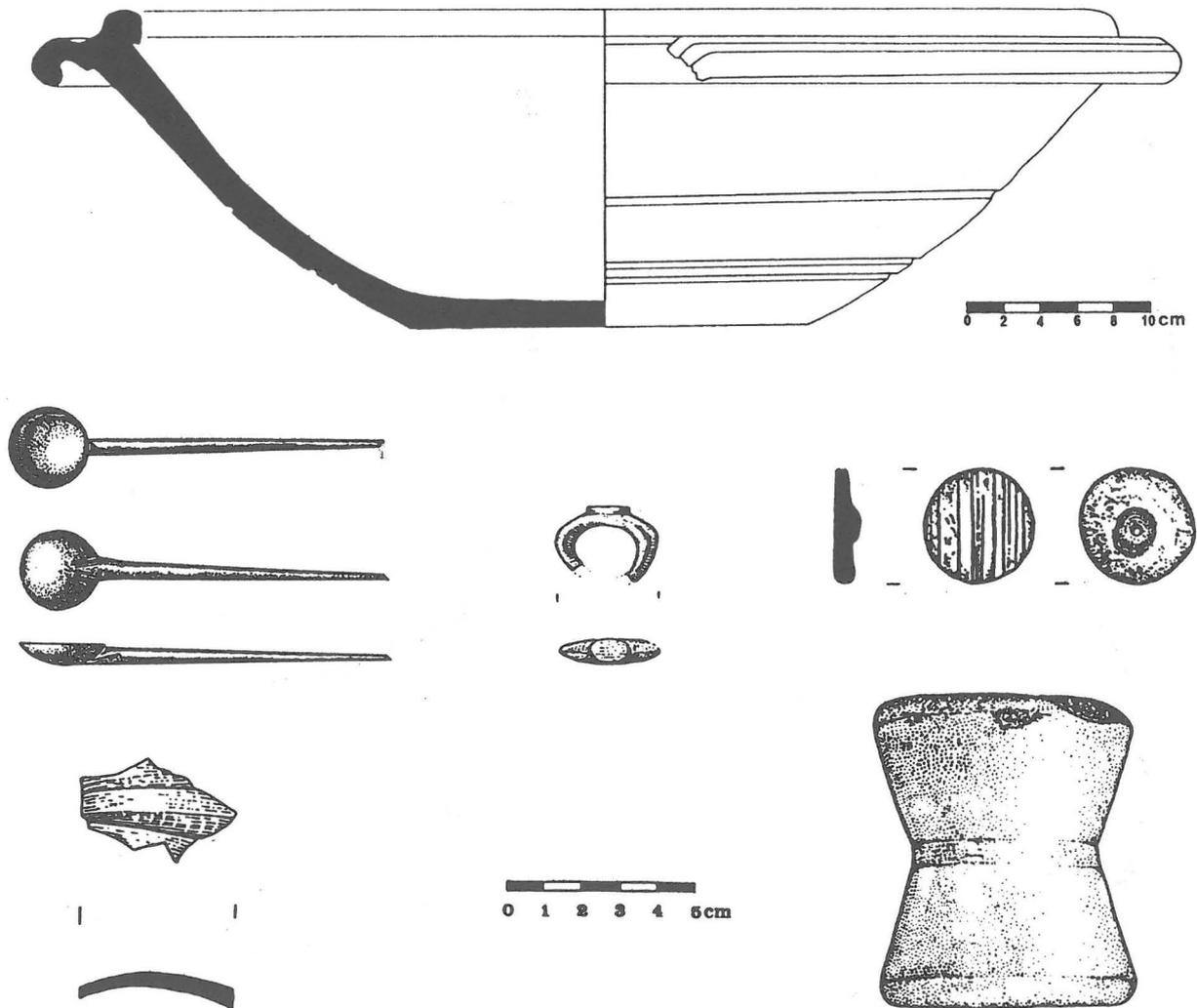


Figure 10 - Ecole des Mines de Paris. Céramique commune grise et autre mobilier de la fosse 1010 (S. R.).

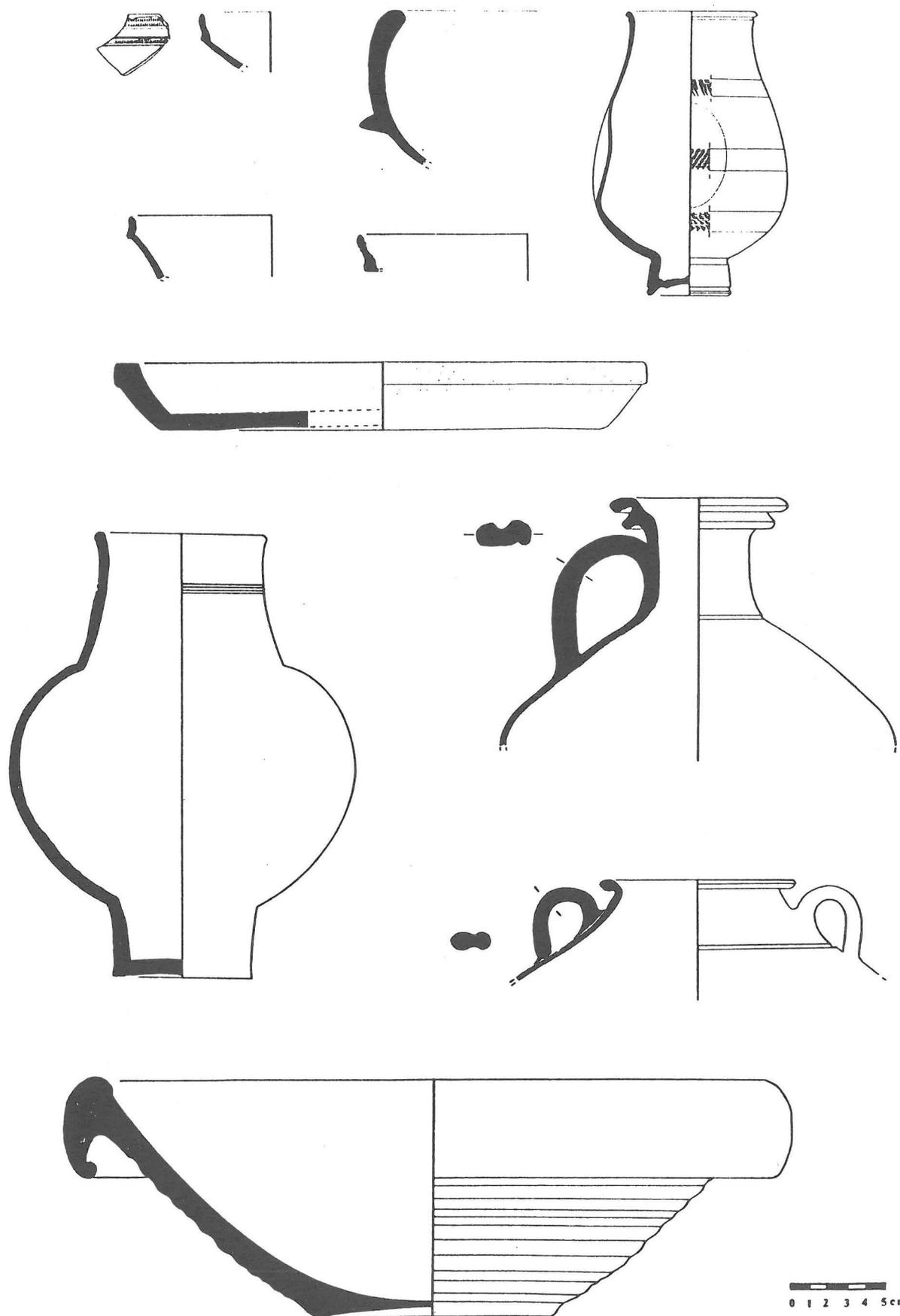


Figure 11 - Ecole des Mines de Paris. Céramique commune grise de la fosse 1010 (S. R.).

plages métallescentes, daté lui aussi de la fin du II^e s. et du début du III^e s. et une assiette à enduit rouge de type "pompéien".

La céramique à pâte claire comprend une cruche à double anse de couleur beige, un récipient de stockage de forme "honey pot" et deux mortiers. Le premier est à lèvre pendante et paroi externe côtelée et le deuxième à lèvre en crochet et large gouttière sommitale avec une paroi marquée de plusieurs gorges. Son diamètre minimum est de 60 cm.

La céramique à pâte grise, de type parisien, se compose essentiellement de formes déjà répertoriées sur le site du four (Fig. 12), à l'exception d'un petit vase engobé gris et noir, lustré par petites bandes, qui pourrait se rattacher à la production. Elle se répartit entre les quatre formes les plus fréquentes :

- les vases ovoïdes à col haut, de panse faiblement moulurée (marmites), au nombre de quatre dont trois à lèvre en bandeau et un à lèvre arrondie ;
- une jatte carénée à lèvre en gouttière et à la surface légèrement granuleuse ;
- une jatte à épaulement, à l'intérieur gris clair et l'extérieur noir, lustré sur la moitié inférieure ;
- un bol tripode, lissé à l'intérieur ;
- une assiette noire avec traces de lissage à l'intérieur ;
- un bol à bord rentrant, de couleur grise, avec traces de lissage à l'intérieur (tripode ?).

Les produits plus fins comme les gobelets sont plutôt moins représentés que dans les autres ensembles, avec un gobelet piriforme, de couleur noire.

IV. CONCLUSION

Par plusieurs types de poteries, l'atelier de la rue Saint-Jacques se rapproche davantage de plusieurs formes retrouvées dans l'est parisien comme à Melun². Ce sont, en particulier, les grands vases, sorte de marmites, dont le haut de la panse est mouluré.

L'étude de ces ensembles clos nous autorise à formuler quelques traits caractéristiques du mobilier céramique en usage à Lutèce dans la deuxième moitié du II^e s. et au début du III^e s. On note, tout d'abord, une moindre utilisation de la sigillée et une préférence pour les provenances de la Gaule du Sud et du Centre (Lezoux). La céramique fine d'importation tend également à être remplacée par des productions locales comme les gobelets ovoïdes et à col tronconique, lissés et décorés. Les gobelets à parois fines, sablés et à dépressions, souvent métallescents, restent cependant nombreux. La proportion de céramique commune NPR semble diminuer au profit de la commune grise à pâte sableuse originaire d'ateliers parisiens. En ce qui concerne les céramiques, nombreuses, à pâte claire (cruches, mortiers), certaines pourraient avoir été fabriquées sur place, si l'on en juge par les grandes similitudes entre les différents modèles retrouvés, mais jusqu'à présent aucune découverte archéologique ne va dans ce sens.

En l'état actuel de la recherche, rien ne permet d'affirmer que les céramiques communes à pâte grise ou celles plus fines lissées et noires, découvertes sur l'ensemble des sites de Paris, sont issues de l'atelier de la rue Saint-Jacques. Il existait probablement plusieurs lieux de fabrication pour un même répertoire de produits. Celui de la rue Saint-Jacques est le premier témoignage de cet artisanat local et son analyse ainsi que celle de sa production donne un nouveau regard sur le matériel de cette période provenant des fouilles antérieures et futures. Nous concluons en soulignant que cette étude représente le premier état d'une recherche dont différents axes seront plus particulièrement approfondis. A l'intérieur de Paris même, il s'agit, en premier lieu, de tenter de déterminer la provenance des céramiques grises, communes et fines, appartenant à cette production locale, par comparaison avec celles découvertes associées à un four de potiers, afin de mettre en évidence l'existence d'ateliers non répertoriés.

La typologie présentée ici pourrait être enrichie par un examen systématique des découvertes anciennes. Une recherche sur la chronologie relative des formes et sur leur répartition géographique serait également intéressante, ainsi qu'une étude comparative entre les pâtes des vaisselles de cuisine et de stockage et celles de la vaisselle de table, fine et décorée.

Enfin, le rapprochement entre les ateliers parisiens et certains ateliers franciliens paraît nécessaire, plus spécialement pour l'étude de certaines formes comme les marmites dont les trois modèles retrouvés à Paris sont à mettre en relation avec des productions du nord-ouest, du sud-ouest et de l'est parisien. Un programme d'étude de cette céramique commune à pâte grise pourrait permettre, dans les années qui viennent, de préciser ces différentes questions, à partir d'examen de lames minces et de comparaisons entre les différents ateliers franciliens. Il soulignera, s'il y a lieu, la situation originale de Lutèce par rapport à la région parisienne qui, à l'intersection de courants différents, réunit ceux-ci dans sa propre production et dans un contexte chronologique qui reste à spécifier.

La datation de cette production est à placer dans une période assez large. Les résultats, avancés par les analyses du four et l'étude du mobilier mieux connu, trouvé en association dans les ensembles clos, doivent être pris en considération, même si la comparaison avec d'autres sites de la région montre la persistance de certaines formes pendant tout le III^e s. A l'heure actuelle, il paraît donc préférable de maintenir cette fourchette chronologique comprise entre le milieu du II^e s. et le milieu du III^e s., à l'intérieur de laquelle il est possible qu'une chronologie relative puisse être établie même si les traces d'une évolution formelle y sont encore peu manifestes, en sachant que certaines recherches concernant, d'une part, la première moitié du II^e s. et, d'autre part, la transition entre le III^e et le IV^e s., fort mal connus à Paris, pourraient nous amener à préciser cette datation.

2 Cf. l'article d'Y. Barat, J. Galbois, D. Morize et D. Vermeersch dans la présente livraison.

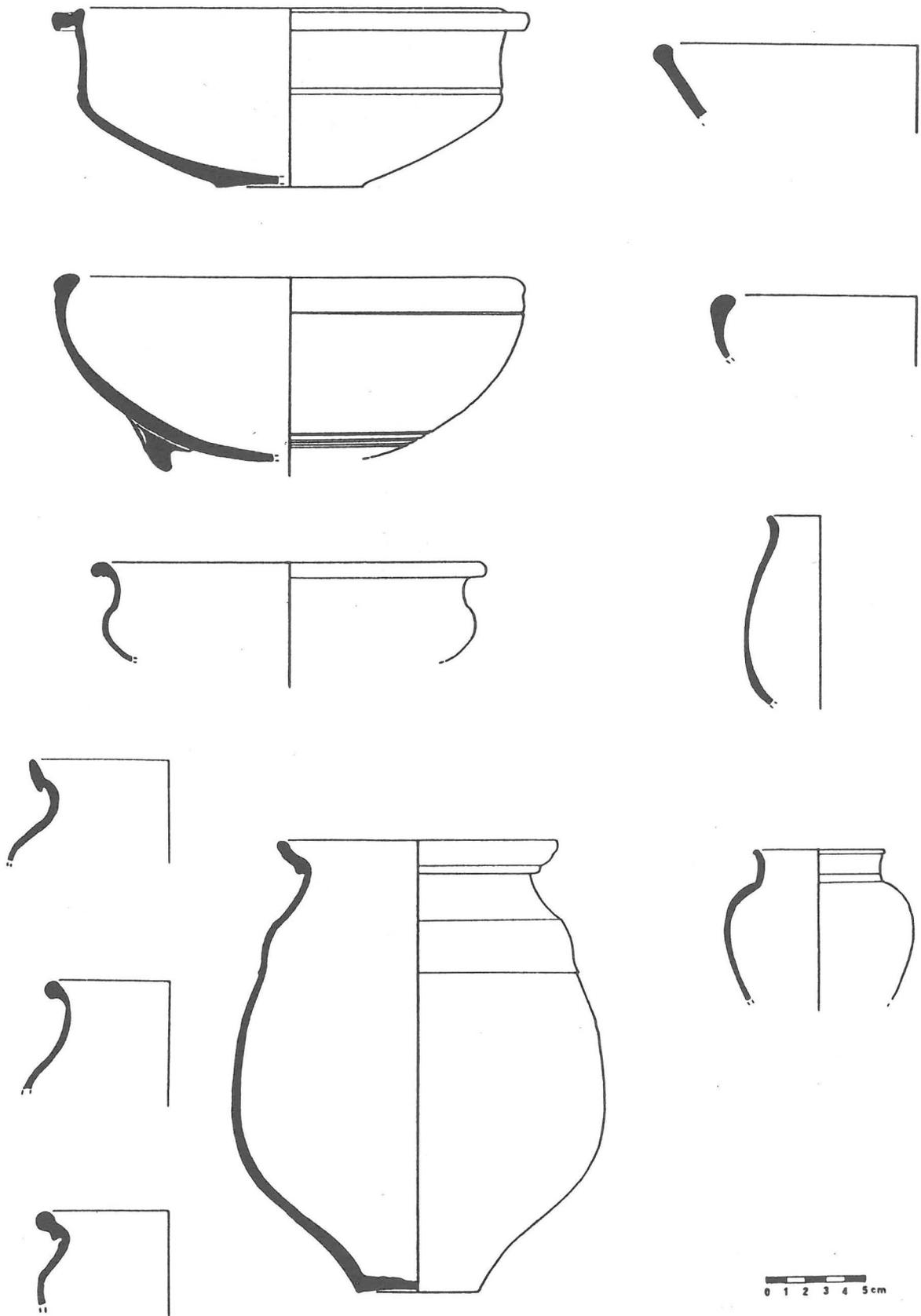


Figure 12 - Ecole des Mines de Paris. Céramique commune grise de la fosse 1010 (S. R.).

ANNEXE.

DÉCOUVERTE D'UN VASE À ONGUENT INTACT
DANS UN PUIIS À PARIS

Au cours de la fouille de l'Institut National des Jeunes Sourds de Paris (222, rue Saint-Jacques, Paris 5^e), en 1989, quatre puits ont été dégagés en-dessous des niveaux d'habitations gallo-romaines les plus précoces. C'est dans l'un d'eux que fut découvert un *ongentarium* intact, plaqué contre la paroi et à mi-hauteur du remplissage. Le contexte de la découverte est particulièrement intéressant puisqu'il s'agit de la phase proto-urbaine du site. Ces puits, décrits généralement comme étant à destination votive ou rituelle, étaient de construction soignée. Parementés dans les couches supérieures meubles, ils descendaient jusqu'aux niveaux de marnes et caillasses et leur fond était parfaitement plat. Leur comblement était pratiquement stérile, à l'exception de cet *ongentarium*. Des puits de ce type ont été observés systématiquement sur les sites parisiens et en constituent les premiers niveaux d'occupation. Ils appartiennent à la période d'installation et d'organisation du projet urbain où se dessine le tracé des voies et se définit le premier parcellaire. Ce vase, ainsi que le mobilier provenant d'autres fosses antérieures à l'habitat, permettent d'avancer une datation pour la mise en place du processus d'urbanisation de Lutèce, qui se situerait dans les quinze dernières années avant notre ère.

L'*ongentarium*, d'origine italique, appartient aux productions dites "campaniennes". La pâte est fine et micacée, de couleur beige chamois, avec une couverture brun-rouge, peinture ou vernis, sur le pied et le col. Des tessons de même fabrication ont été reconnus dans les fosses précoces de la fouille de l'École des Mines (1989) et, plus récemment, une forme identique à celle-ci a été identifiée sur la fouille de la rue Pierre-et-Marie-Curie (1991). On la retrouve également aux Mureaux³.

Il existe d'assez nombreux exemplaires de cette forme (Haltern 30, taf. XI, n° 30, datée de -15 à -10) comme ceux découverts à *Camulodunum*⁴ (unguent flask) et *Vindonissa*⁵ (oilflasche).

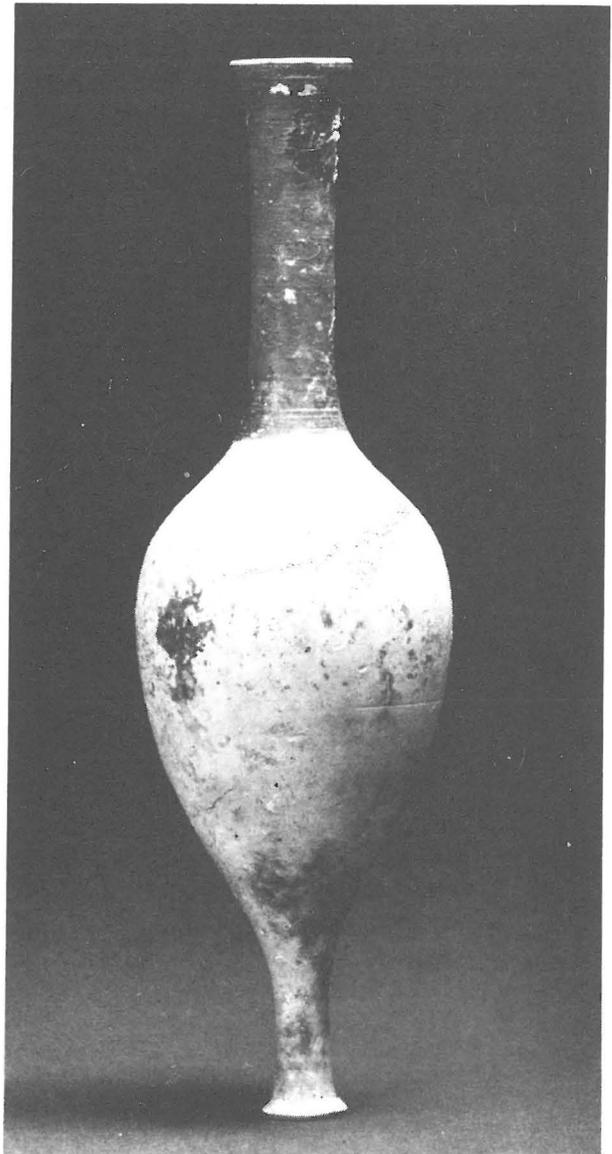


Figure 13 - *Ongentarium* provenant d'un des puits découverts lors de la fouille de l'Institut National des Jeunes Sourds (cl. J.-L. Godard, C.V.P.).



- 3 Y. BARAT, Les importations de céramiques en Ile-de-France, dans *Trésors de terre. Céramiques et potiers dans l'Ile-de-France gallo-romaine*, Catalogue d'exposition, Versailles, 1993, p. 206.
 4 C. F. C. HAWKES et M. R. HULL, *Camulodunum*, Oxford, 1947, p. 256, pl. LXVIII, n° 196.
 5 E. ETTLINGER et C. SIMONETT, *Römische Keramik aus dem Schutthügel von Vindonissa*, 1952, taf. 11, n° 237.

DISCUSSION

Président de séance : Yvan BARAT

Philippe BET : Tu nous as fait part de ton étonnement pour ce qui est du décalage entre la datation de Mme Bucur et celle de la production. Es-tu vraiment sûre qu'il s'agit bien de la production de ce four puisque nous avons, souvent, le cas de fours qui ne sont pas remblayés avec leurs propres productions. Ensuite, pour l'alandier, dans le centre de la Gaule, je ne connais pas du tout d'éléments similaires à ce profil. Pour l'aire de chauffe, l'as-tu fouillée complètement ?

Sylvie ROBIN : Oui.

Philippe BET : Elle était très peu profonde ?

Sylvie ROBIN : Oui, c'était la profondeur qu'on a vue sur le plan. Quant au problème du décalage entre la production retrouvée dans le four et le four lui-même, je pense qu'il y a un abandon général du site qui peut se voir d'après la stratigraphie et il me paraît peu vraisemblable que ce four ait été remblayé alors que d'autres auraient pu continuer à fonctionner ; c'est vraiment un nivellement général du site.

Robin SYMONDS : Je vois quand même un décalage chronologique dans les gobelets. Il y a trois gobelets, en bas de la Fig. 7 ; selon moi, celui de gauche est du IV^e s., tandis que celui de droite est plutôt fin 1^{er}-début II^e s., jusqu'en 150, pas plus tard.

Sylvie ROBIN : Je sais. Yvan Barat m'a déjà fait cette remarque à propos du gobelet de gauche ; il était avec les autres, je le présente donc avec les autres.

Jean-Marc SEGUIER : Je voudrais signaler qu'en ce qui concerne les vases à épaulement mouluré, ils seraient, dans la région de Melun, de datation un petit peu plus tardive. Sur le site de Saint-Germain-Laxis que j'ai fouillé, tout près de Melun, le même répertoire de céramiques communes est associé à au moins un antoninianus qui est daté de 246-248. Dans l'ensemble du secteur de Melun, ces céramiques sont beaucoup plus tardives ; elles sont associées à des céramiques métallescentes et à des séries monétaires qui semblent fiables dans la mesure où les monnaies ont été trouvées à la base du dépotoir. En ce qui concerne les vases à épaulement caréné, je pense qu'ils sont plus anciens parce que, sur le même site, on les a en association avec des sigillées du II^e s. ; ils seraient plutôt des années 120-160. Mais il y a, effectivement, un décalage chronologique manifeste entre les diverses productions présentées.

Sylvie ROBIN : C'est pour cette raison qu'on donne une période de production assez vaste ; sur le site de l'Ecole des Mines, le matériel est associé à des monnaies dont une de 250.

L'ensemble étudié par Didier Busson (un niveau d'habitat clos par un incendie, dans les fouilles du parvis de Notre-Dame) présente des céramiques du même type et est daté aussi, plutôt, de la fin de la première moitié du III^e s. (une monnaie de 225 et une autre de 246). Il y a donc un certain flottement entre la datation du four et les productions qu'on trouve sur certains sites, soit pour la fin du II^e s., soit pour le milieu du III^e s. Mais, pour l'instant, on n'a pas les moyens d'approfondir ; c'est une première étude et il faudra affiner cette typologie et cette chronologie.

Jean-Marc SEGUIER : Absolument, d'autant plus que, en ce qui concerne les monnaies, sur le site de Saint-Germain-Laxis, on n'a, pratiquement, que des monnaies du II^e s. (Antonin le Pieux et Commode), mais aussi une monnaie, nettement plus tardive, de 246-248. Il faut utiliser ces données monétaires avec infiniment de prudence puisque, apparemment, au III^e s., la circulation monétaire subit de très profonds bouleversements. Lorsqu'on a la chance de trouver des antoniani, il faut exploiter cette donnée au maximum parce que c'est quand même relativement rare sur les habitats.

Yvan BARAT : Par ailleurs, ce problème de décalage chronologique entre la production et les résultats des études archéomagnétiques, ne se limite pas à Paris ; on verra, avec Laurent Bourgeau, pour Saint-Evroult, que le problème se pose ; c'est aussi le cas avec Chartres, dans de moindres proportions.

Pour la production des "Jeunes Sourds", du moins pour ce qui nous a été présenté, j'ai tendance, par rapport à ce que j'ai vu aussi bien dans la région de Melun que dans les Yvelines ou le Val-d'Oise, à la placer dans la première moitié du III^e s., voire au milieu III^e s. et même un peu après.

Sylvie ROBIN : Un peu après, cela me paraît difficile ; quand on connaît le contexte des sites parisiens, on ne peut pas aller très loin dans le III^e s.

Yvan BARAT : Les caractéristiques générales de cette production peuvent se placer, à mon avis, fin III^e s., sans trop de problèmes ; je pense, notamment, aux urnes à épaulement moulurées qui peuvent apparaître, notamment dans l'est parisien, peut-être à la fin du II^e s. ; par contre, il est certain qu'on les retrouve jusqu'à la fin du IV^e s. dans un certain nombre de cas. Je peux citer l'exemple du sanctuaire de Septeuil où il y a deux de ces urnes à épaulement mouluré, suffisamment reconstituables pour que l'on évacue l'hypothèse d'éléments résiduels. C'est une forme qui dure relativement tardivement.

Sylvie ROBIN : Cela ne me paraît pas aberrant qu'à Paris cette forme ait duré entre 170 et 250. Ce sont des formes très courantes et très usuelles.

Alain FERDIERE : Sur l'archéomagnétisme, il doit y avoir un problème dans la courbe concernant la fin du II^e s. et il faudrait réviser le calage de la courbe pour la fin du II^e s. et le début du III^e s., d'autant plus que c'est une période où il n'y a pas de rupture très nette dans l'évolution des répertoires céramiques. La rupture se fera plus tard. Ceci dit, si vous avez une possibilité de datation dans la partie de la courbe qui est à la fin du II^e s., vous avez certainement une autre possibilité à la fin du III^e s., parce que la courbe repasse par le même point. Pourquoi l'exclure ?

Sylvie ROBIN : L'autre possibilité était beaucoup plus tardive.

Alain FERDIERE : Il doit y avoir une datation possible à la fin du III^e s.

Sylvie ROBIN : Il y avait deux intervalles possibles et je ne me souviens pas du second parce qu'il m'a paru aberrant. Il devait se situer à la fin du IV^e s. ou quelque chose comme cela.

Yvan BARAT : Là, c'est beaucoup plus gênant.

Sylvie ROBIN : C'était inacceptable comme autre possibilité.

* *
*